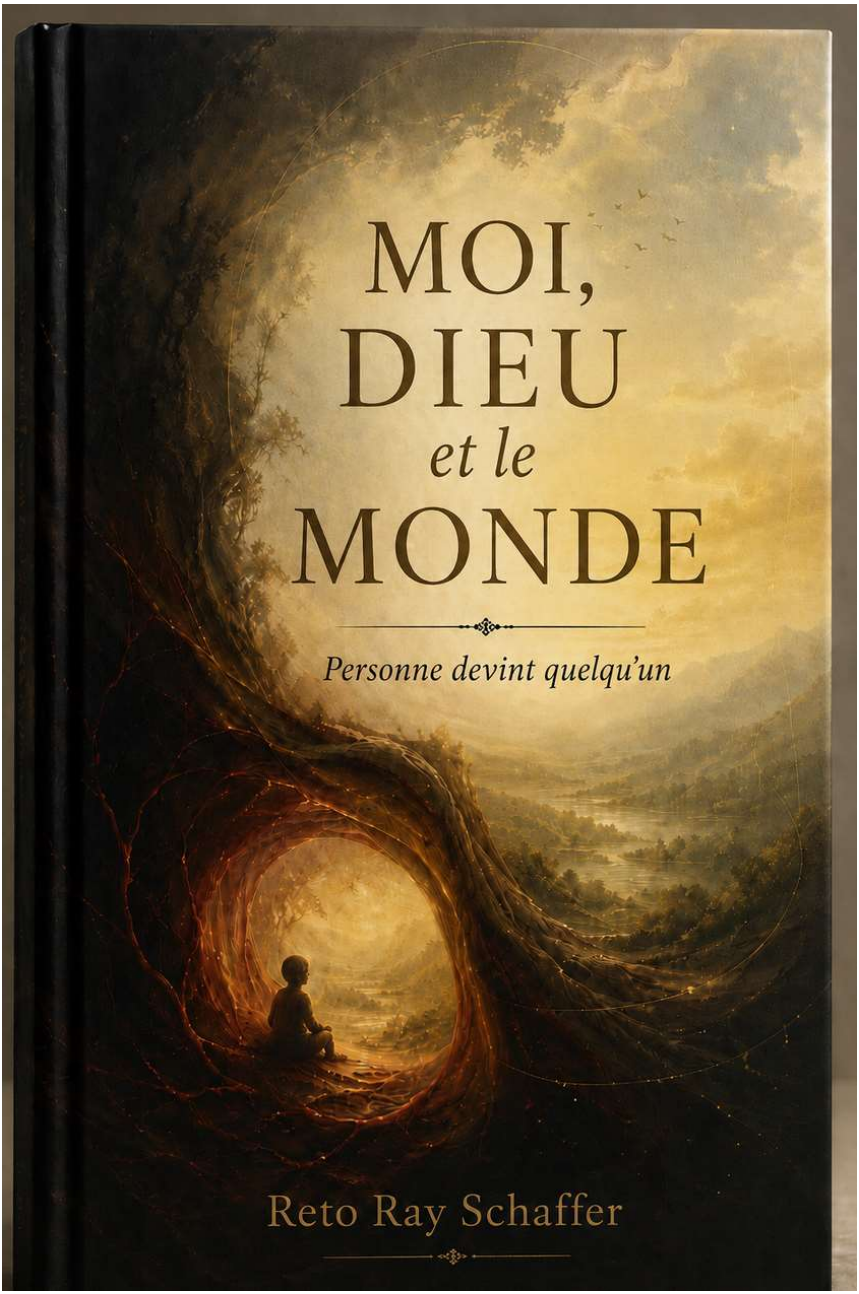
MOI,
DIEU
et le
MONDE
Personne devint quelqu'un
Reto Ray Schaffer

Moi, Dieu et le monde

Personne devint Quelqu'un

Chapitres 1 à 7

Avant-propos

Chère lectrice, cher lecteur, quelques remarques pour commencer :

« **Personne** » n'est pas une personne au sens ordinaire du terme.

Personne n'est né ni en un lieu précis ni à une époque déterminée. Il n'appartient à aucune époque particulière. Personne est une figure, une trace, peut-être un conte sur le devenir humain lui-même.

En lui se condense ce qui advient en chaque être humain : rien devient quelque chose. Le monde devient corps, le corps reçoit un nom et une identité, un moi. Avec le moi s'éveille la culpabilité personnelle. Celle-ci se met alors peut-être à chercher Dieu — quelque chose qui promet la délivrance — jusqu'à ce que toute l'histoire devienne peu à peu transparente.

Si Personne commence dans une grotte et réfléchit plus tard au langage, à la religion, au traumatisme, à la culture ou à la science, ce n'est pas parce qu'il s'agit ici d'une biographie historique. Il ne traverse pas les millénaires comme une seule et même personne, mais plutôt comme une sorte d'archétype.

Il incarne plutôt ce mouvement par lequel une expérience sans nom devient un Quelqu'un.

Un corps est appelé.
Un nom s'attache à lui.
Un « je » commence à parler.
Une culpabilité cherche celui qui la portera.
Un ciel devient témoin.
Une délivrance est attendue.

Et peut-être Personne incarne-t-il aussi cette possibilité silencieuse : qu'un Quelqu'un revienne à lui-même et devienne transparent — jusqu'à redevenir Personne.

Ce livre raconte donc la formation et la dissolution du moi : non pas seulement l'histoire d'un individu, mais

celle des croyances à partir desquelles naît la conviction d’être quelqu’un.

Chapitre 1

L’enfant-Je dans la grotte

Il était une fois un être merveilleux. Nous l’appellerons Personne, car il ne portait encore aucun nom.

Avant même de naître, il ignorait qu’il était un embryon ou un enfant. De tels mots n’existaient pas encore pour lui. Il ne savait même pas qu’il vivait dans un corps ni qu’il existait un monde.

Et pourtant, il se trouvait depuis longtemps déjà au cœur de la vie.

Il reposait dans sa première grotte — à l’abri dans le ventre maternel.

Il y faisait chaud et sombre. L’espace était étroit, mais protecteur. Ni fenêtre ni porte, et pourtant des lueurs, un éclat orangé, des sons inconnus que personne ne nommait. La lumière du dehors ne traversait le sang et

les tissus que sous la forme d'un faible halo : un frémissement rouge, une transparence dorée, une pénombre bleutée qui jamais ne se composait en image nette.

Au-dessus de l'enfant battait le cœur de sa mère.

Ce battement fut le premier rythme dont il fit l'expérience.

Il n'y avait encore personne pour dire : Ceci est un cœur. Ceci est un corps. Ceci, c'est toi.

Il n'y avait que l'expérience immédiate.

Le sang coulait comme un fleuve calme et nourricier. Des voix traversaient les parois depuis le dehors : assourdies, claires ou graves, irritées ou rieuses, parfois semblables à un chant, parfois à une tempête. L'enfant n'en comprenait rien. Et pourtant, il absorbait tout.

Il n'y avait pas encore de narrateur. Aucun « je » pour dire : J'entends. Je vois. Je sens. Je vis cela.

Rien qu'un petit corps vulnérable, recevant le monde sans filtre par ses sens.

La mère, elle aussi, vivait dans une grotte — derrière des murs qui la protégeaient.

C'était parfois une maison d'argile, une demeure de pierre, une chambre dans un appartement ou un lit quelque part. Parfois seulement une pièce chaude, avec des fenêtres et des rideaux. Mais plus profondément en elle, plus ancienne que toute maison, demeurait la mémoire de la première grotte humaine : l'obscurité, le feu, la terre, les peaux mouillées, des yeux étrangers dans la nuit.

En pensée, elle se tenait à l'entrée de cette grotte des origines et regardait vers l'horizon sans fin.

Dehors s'étendait la steppe — le vaste monde.

Ouvert. Beau. Et plein de dangers.

Les herbes ondulaient dans le vent comme si la terre avait un pelage. Au loin passaient des animaux, ombres

entre la lumière et la poussière. Certains broutaient paisiblement. D'autres attendaient. D'autres encore semblaient en savoir davantage que les humains sur le danger.

Le ciel, immense et incompris, s'étendait au-dessus de tout, traversé d'une puissante entaille.

Parfois scintillant, limpide et constellé. Parfois lourd et verdâtre, comme si quelque chose d'invisible s'amassait au-dessus du monde.

La mère posa la main sur son ventre. Quelque chose bougeait en elle. C'était Personne.

Cet être ne portait encore aucun nom. Pas encore de soi. Pas encore de conscience de soi.

Seulement un déploiement, sans devenir conscient.

Des cellules se divisaient. Des organes croissaient. Des fibres nerveuses se tendaient comme de fins fils entre les étoiles.

Un cœur se mit à battre. Un dos se courba. Des mains apparurent, semblables à des questions encore closes. Les yeux reposaient fermés dans l'obscurité, attendant la lumière sans savoir qu'elle existait.

Il n'y avait pas de pensée, mais il y avait la vie en train de se déployer.

Une danse sans danseur.

Lorsque la mère respirait paisiblement, la danse devenait douce et ample. Lorsqu'elle souriait sans savoir pourquoi, la grotte s'éclaircissait. Lorsqu'elle chantait, une onde traversait l'eau et les tissus.

Puis vint la tempête.

Pas lentement. D'un coup. Sans prévenir.

Un vent balaya la steppe et coucha les herbes. Les oiseaux s'envolèrent brusquement. Les animaux relevèrent la tête. Au loin, un sombre front roulait sur le ciel.

La mère s’approcha de l’entrée de la grotte.

Un éclair fendit le monde en deux. L’espace d’un instant, tout devint blanc : la roche, la steppe, les mains, le ventre, le visage.

Puis vint le grondement formidable du tonnerre.

Non pas comme un simple bruit, mais comme un coup profond qui déchirait le ciel.

La grotte trembla. La pierre répondit à la pierre. De petits fragments se détachèrent des parois. L’air pressa la poitrine et le dos. Poussée par le vent, une pluie fine pénétra dans l’ouverture, froide comme mille petits doigts sur la peau.

La mère sursauta. Son cœur bondit et son souffle se suspendit.

Ses muscles se contractèrent avant même qu’une pensée ait pu dire : Ce n’est qu’un orage.

Et, profondément en elle, le petit corps sursauta lui aussi. La peur le trouva sans qu'il puisse s'en défendre.

Le rythme au-dessus de lui trébucha. Le sang se mit à courir. Les parois se resserrèrent. L'eau qui, un instant plus tôt, le portait encore sembla se tendre.

Il ne savait rien de l'éclair ni du tonnerre. Rien de la steppe. Rien des bêtes sauvages. Rien du danger. Rien d'un ciel sans fin.

Mais le climat intérieur de la mère devint le sien. Sa peur ne lui parvint pas sous la forme d'une histoire.

Elle vint comme une pression. Un tiraillement. Un courant rapide. Un sombre resserrement. Le petit corps se tendit sans savoir pourquoi.

Ainsi Personne fit-il l'expérience du monde bien avant de savoir qu'un monde existait. Non comme une image. Non comme une phrase. Mais comme une première empreinte.

La mère se retira plus profondément dans la grotte. Dehors, la pluie fouettait la steppe. L'eau ruisselait sur les rochers, tombait goutte à goutte des arêtes et se rassemblait dans de petites cavités sombres. Le vent hurlait, se taisait, puis revenait.

La mère entoura son ventre de ses deux mains. Elle respira. Et avec elle, Personne s'apaisa.

Inspiration. Expiration.

Inspiration. Expiration.

Peu à peu, son cœur retrouva un rythme plus calme. La tempête demeurait dehors, mais en elle la grotte s'élargissait de nouveau. Les muscles se relâchèrent. Le sang coula plus paisiblement. L'obscurité devint moins dure.

Et dans la grotte du ventre maternel, le petit corps répondit.

Non par la gratitude. Non par la confiance. Non par une pensée.

Mais en se détendant.

Ainsi la mère devint-elle le premier monde sensible de cet être.

Non pas seulement une enveloppe. Un paysage. Un climat. Le ciel et la terre tout à la fois.

Sa joie, ses inquiétudes, sa confiance, sa honte, sa fatigue, son accablement — rien de tout cela ne parvenait à l'enfant comme une signification, mais comme une pression, un tiraillement, une étroitesse, une ampleur, une accélération ou un apaisement.

Lorsqu'elle pleurait, l'obscurité devenait lourde.

Lorsqu'elle riait, quelque chose s'allégeait.

Lorsque des gens se disputaient dehors, la grotte se durcissait.

Lorsque quelqu'un la touchait et qu'elle se sentait en sécurité, quelque chose devenait chaud et rond.

Lorsqu'elle restait éveillée la nuit, les yeux fixés sur un avenir qu'elle ne connaissait pas, quelque chose se contractait aussi dans le petit corps.

Ce qui se passait dehors trouvait, lui aussi, son chemin vers l'intérieur.

Agitation. Peur. Colère. Faim. Chagrin. Soulagement. Espoir.

Non comme des histoires. Non comme des pensées. Mais comme des empreintes précoces.

Cela atteignait l'enfant comme une légère secousse dans la trame même de son devenir.

La peau éprouvait la pression et le relâchement.

Les nerfs éprouvaient le tiraillement et le relâchement.

Le petit organisme entrait en résonance bien avant qu'une conscience puisse donner un nom à cette résonance.

Peut-être la vie ne commence-t-elle pas avec le premier souffle.

Peut-être commence-t-elle là où des conditions touchent un être pour la première fois et contribuent à former ses inclinations futures — sans qu'il ait rien choisi.

Au commencement, le monde ne s'accompagne encore d'aucune représentation de lui-même.

Il est rythme et tension, son et lueur, contact et dépendance. Une réalité toute-puissante qui porte et, dans le même mouvement, ébranle.

Dans cette première grotte, l'enfant n'était encore personne.

Il n'avait pas encore d'histoire.

Il ne ressentait encore aucun élan à dire « je » et ignorait naturellement ce que ce mot pouvait signifier.

Il n'y avait qu'un corps au sein de l'expérience.

Un petit organisme vulnérable dans une vaste obscurité incompréhensible.

Si l'on avait pu regarder en lui, on aurait peut-être perçu quelque chose comme un délicat champ du vivant, dans lequel tout arrivait et continuait d'agir : chaleur, froid, étroitesse, ampleur, pression, son, lueur, réconfort et alarme.

Ce champ du vivant n'était pas un moi.

Il était ce déploiement ouvert au sein duquel le monde devenait sensation.

Plus tard, on donnerait un nom à cet être. On lui dirait : C'est toi. On lui raconterait qui il était, où était sa place, ce qui était juste ou faux, ce qui passait pour supérieur ou inférieur et ce qui devait demeurer caché.

On donnerait un narrateur à ce champ du vivant.

Mais ici, dans la grotte originelle du ventre maternel, rien de toutes ces représentations n'existait encore.

Peut-être aurait-on pu dire simplement :

Il était une fois
Personne.

Et Personne ressentait
la vie.

Chapitre 2

Personne devient Quelqu'un

Il était une fois un enfant qui ne portait toujours aucun nom.

Il reposait encore dans la première grotte, à l'intérieur du corps de sa mère, et ressentait l'obscurité, la chaleur, la pression, les couleurs et les sons, sans savoir qu'il vivait tout cela. Personne ne l'avait appelé. Personne n'avait dit : C'est toi.

Cet enfant était Personne.

Et un jour, la première grotte commença à s'ouvrir.

Les parois qui l'avaient si longtemps porté se resserrèrent et se mirent en mouvement. Vague après vague montait de l'intérieur, comme si la grotte elle-même respirait. Le petit être ignorait ce qui arrivait. Il savait seulement : Quelque chose m'attire dehors.

Puis il fut soulevé.

Pas seul. Pas par sa propre force.

Par des mains chaudes et fortes. Par une proximité qu'il connaissait déjà et qu'il éprouvait pourtant d'une manière entièrement nouvelle.

Une dernière protection céda.

Une poussée. Un glissement. Un passage. Puis il y eut l'air.

De l'air frais sur la peau — une fraîcheur qu'il n'avait encore jamais ressentie.

De la lumière, tant de lumière. Un espace sans parois. Un monde au-dehors qu'il lui fallait désormais voir.

Le petit être cligna des yeux.

Il ne pouvait encore rien comprendre. Mais il était arrivé. Et pour la première fois, quelque chose existait de plus vaste que la grotte.

Personne grandit sans remarquer qu'il grandissait. Ses jambes s'allongèrent, ses mains devinrent plus sûres, sa bouche forma des sons que les adultes appelaient des mots. Son corps n'était qu'un champ d'impressions : la peau connaissait le froid et la chaleur, les oreilles le bruit et le silence, le ventre la faim et la satiété, la poitrine l'oppression et l'ampleur.

Au début, les voix autour de lui n'étaient que des sons.

Elles coulaient dans ses oreilles comme de l'eau : aiguës ou graves, douces ou dures, rieuses ou grondantes. Puis certains sons commencèrent à revenir, tels des pierres dans un fleuve contre lesquelles l'eau se brise encore et encore. Certains surgissaient chaque fois qu'une personne précise apparaissait. D'autres revenaient quand il y avait à manger, lorsque quelque chose était interdit, lorsque quelqu'un riait ou pleurait.

Sans cesse, Personne entendait un mot : je.

La mère disait : Je suis fatiguée.
Le père disait : J'ai travaillé.

Les frères et sœurs disaient : Je veux ça.
Parfois : Ce n'était pas moi. Je ne l'ai pas fait.

Il ignorait encore ce que ce mot signifiait. Pourtant, il sentait que quelque chose s'y rassemblait. « Je » était comme un crochet dans la phrase, un point où le regard s'arrêtait. Chaque fois que quelqu'un disait « je », il retenait imperceptiblement son souffle, comme s'il lui fallait prêter attention à quelque chose d'essentiel.

D'autres mots vinrent s'ajouter : tu, le mien, le tien.

Tu as cassé ça.
C'est à moi.
Donne-moi ça.
Cela t'appartient.

Chaque fois que de telles phrases étaient prononcées, il ne réagissait pas d'abord dans sa tête, mais dans son corps.

Lorsque quelqu'un disait : C'est ta faute, son visage devenait brûlant. Ses épaules se ramenaient vers l'avant,

comme pour protéger sa poitrine. Sa gorge se serrait, comme si une petite chose s'y changeait en pierre. Pour lui, le mot faute n'était pas une idée. C'était une brûlure sous la peau.

Ce qui jusque-là avait été simple — son, couleur, contact, proximité, privation — reçut des noms.

Le corps devint le corps. La douleur devint la douleur. Une belle chose devint la mienne ou la tienne. Un geste devint plus qu'un geste : il fut jugé. Quelque chose fut déclaré bon ou mauvais, sage ou insolent.

Le langage était comme une machine invisible.

Il revêtait le monde de vêtements et rangeait l'expérience dans des tiroirs. Ce qui jusque-là n'avait été qu'un courant reçut des formes et des frontières. Le monde se divisa : non seulement entre le haut et le bas ou selon les points cardinaux, mais en oppositions telles que le juste et l'erroné, le pur et l'impur, le permis et l'interdit. Du grand fleuve impossible à embrasser naquirent des

gouttes séparées ; du vaste mouvement, de petites différences auxquelles on pouvait s'accrocher.

Il n'apprit pas ces mots comme des signes inertes.

Il les apprit comme des états du corps.

Lorsque quelqu'un disait « bien », sa poitrine se détendait. Son souffle devenait plus profond, son ventre plus souple, son regard osait se porter en avant. Lorsque quelqu'un disait « mauvais » ou « terrible », tout se contractait, comme si une main tirait un fil à l'intérieur de lui.

Puis vint le jour où les adultes le placèrent au centre.

La pièce était pleine. Des chaises, des visages, des yeux. Personne sentait le sol dur sous ses pieds ; ses genoux tremblaient, ses mains étaient moites. Il entendait son cœur battre dans sa gorge comme un petit marteau.

Ils demandèrent : Comment t'appelles-tu ?

Mais qu'aurait-il pu répondre ?

Il n’aurait même pas su dire : Je ne sais pas.

Il n’y avait en lui qu’un courant ouvert de sensations. Aucun nom capable de tout saisir. Aucune phrase qui puisse le retenir.

Pourtant, les adultes l’incitaient encore et encore à prononcer le son qui s’était déjà attaché à lui. Il l’avait souvent entendu lorsqu’on l’appelait, le félicitait ou le grondait. Ce nom était comme une note traversant la pièce et venant se coller à son corps.

Personne prononça le nom.

Les adultes acquiescèrent.

Oui, dirent-ils, c’est toi.

À cet instant, quelque chose se posa sur lui comme un manteau. Le son du nom épousa sa poitrine, ses épaules, son front. Tout ce qui jusque-là avait été simple sensation — faim, fatigue, joie, peur, excitation, effroi — devint quelque chose qui appartenait à quelqu’un.

Personne sentit son ventre se durcir lorsque les mots « c'est toi » emplirent la pièce. Comme si, de son expérience ouverte et sans nom, une figure solide venait soudain de naître.

Désormais, on ne disait plus seulement :

C'est cassé.

On disait :

Tu l'as cassé.

On ne disait plus seulement :

Il y a du bruit.

Mais :

Tu fais trop de bruit.

La culpabilité avait désormais trouvé une place dans son corps.

Lorsqu'une chose arrivait, les regards cherchaient à qui l'attribuer. Lorsqu'une erreur se produisait, les mots le cherchaient, lui. Lorsqu'une question était posée — Qui a fait ça ? — son nom se collait vite à la réponse.

Il n'était plus seulement Personne, celui qui ressentait tout. Il était devenu Quelqu'un, à qui l'on pouvait tout attribuer.

Chaque attribution rapprochait l'expérience de son nom.

Tu es sage.
Tu es difficile.
Tu es intelligent.
Tu es trop sensible.

Ces phrases n'étaient pas seulement de l'air. Elles ressemblaient à des lignes que quelqu'un traçait autour de son corps. Les mots « tu es » tendaient ses muscles comme des fils qui le maintenaient en place.

Peu à peu, une nouvelle figure prit forme en lui.

Elle était faite de langage.

Elle était faite de « je » et de « mien », de « tu » et de « tien ».

Elle était faite d'histoires racontées sur lui : qui il était, quel genre d'être il était, ce qu'il avait le droit de faire ou non, ce dont il était responsable.

Cette figure commença à parler :

Je suis comme ça.
J'ai fait cela.
Mon corps.
Ma peur.

L'expérience devint une histoire à son sujet.

Et Personne devint quelqu'un qui croyait avoir toujours été là.

Chapitre 3

Personne devant le tribunal intérieur

Peu à peu, Personne devint Quelqu'un.

Ou plutôt : c'est du moins ainsi que les choses paraissaient.

La communauté le regardait grandir. Elle voyait ses jambes robustes gagner en assurance, ses mains apprendre à saisir et son regard s'attarder plus longtemps sur les choses. Elle le voyait former des sons, reconnaître les noms des hommes, des animaux, des oiseaux et des plantes, comprendre les interdits, réagir aux louanges et baisser la tête sous les reproches.

Pour la communauté, cela ne faisait aucun doute : ce Personne devait peu à peu devenir Quelqu'un, capable de prendre sa part dans la vie du groupe et dans la chasse. Non plus seulement un corps qui respirait, ni un enfant en quête de proximité, mais un membre du

groupe : quelqu'un qui garderait le feu, rapporterait de la nourriture, construirait des abris et assumerait des responsabilités.

Car le monde extérieur était vaste et dangereux.

La steppe offrait de la nourriture, mais ne la donnait pas gratuitement. Il fallait savoir lire les animaux, reconnaître les traces, comprendre la direction du vent. Les nuages, les odeurs, les bruits, le vol des oiseaux, les ombres dans l'herbe — tout pouvait être un signe. Un pas de travers, et le groupe restait affamé. Une mauvaise décision, et quelqu'un ne revenait pas.

La communauté vivait de vigilance, de mémoire et de cette capacité à lire le monde à temps, avant qu'il ne morde.

Personne fut instruit pendant des années dans cet art. Et pourtant, il interprétait encore et encore les situations de travers.

Il n’apprenait ni dans une école, ni à une table, ni dans les livres. Tout cela viendrait bien plus tard. Au commencement, l’apprentissage avait lieu autour du feu, dans la grotte et devant elle, au fil des rites, des voix, des regards, des mains, des lances et des récits.

Les anciens lui montraient comment lire une trace. Comment tester le vent. Comment s’immobiliser lorsque quelque chose dans l’herbe semblait anormal. Comment attendre. Comment ne pas courir trop tôt. Comment agir ensemble lorsque le danger surgissait.

Les scènes de chasse étaient rejouées, mimées et dansées. Un chasseur incarnait l’animal, un autre le poursuivant. L’un tombait parce qu’il avait couru trop tôt. Un autre levait sa lance au bon moment. Un autre encore montrait comment s’écarter lorsqu’un corps armé de cornes fonçait sur vous. Les enfants, assis sur le côté, regardaient.

Personne regardait lui aussi.

Son corps apprenait bien avant qu'il puisse dire : J'apprends.

Lorsque le vieux chasseur se retournait brusquement en poussant un rugissement, Personne sursautait. Lorsque les adultes riaient, il se détendait de nouveau. Lorsque quelqu'un imitait un faux mouvement et montrait le danger qui pouvait en naître, son ventre se contractait. Lorsque tous bondissaient à la fois pour répéter l'attaque, quelque chose bondissait en lui.

Ainsi la scène s'inscrivait-elle en lui : non comme un savoir, mais comme un modèle utile à la vie.

Le corps voyait un mouvement et le vivait avec celui qui l'accomplissait. La peur de l'un devenait la peur de l'autre, le courage de l'un une possibilité dans l'enfant. Ce qui se répétait laissait des traces intérieures.

Ainsi se transmettait l'art de survivre. Par la danse. Par l'imitation. Par la répétition. Par les rites. Par les histoires autour du feu.

La communauté ne lui montrait pas seulement ce qui s'était produit, mais aussi ce qui pouvait arriver — et ce qu'il devrait alors faire.

Si le lion arrive, ne t'enfuis pas à l'aveugle.
Si le vent tourne, change de direction.
Si le troupeau s'emballe, garde tes distances.
Si la nourriture se fait rare, ne pars pas seul.
Si le plan échoue, adapte-le.

Il ne recevait pas ces phrases et ces danses seulement par les oreilles et les yeux, mais dans chaque fibre de son être : dans les muscles, la peau, le ventre et le souffle.

Puis vint le jour où il ne devait plus être seulement un enfant.

La communauté se rassembla autour du feu. Sa mère le regardait comme si elle voulait à la fois le retenir et le laisser partir.

Un ancien lui passa de la cendre sur le front. Un autre déposa une lance entre ses mains.

« Jusqu'à aujourd'hui, dit l'ancien, tu as été porté. À partir de maintenant, tu porteras ta part. »

Le nom que l'on appelait devint un rôle : celui d'un individu chargé de responsabilités. Et avec la responsabilité s'éveilla la possibilité de la culpabilité.

Peu après, on partit chasser.

Le matin avait été clair. Trop clair, peut-être. La steppe s'étendait à découvert, l'herbe était sèche, le vent d'abord calme, puis changeant. Les hommes et les femmes du groupe avançaient en silence. Il marchait avec eux, ni tout à fait devant ni tout à fait derrière. Sa lance à la main, il s'efforçait de poser ses pas comme on le lui avait appris.

Au début, tout semblait bien se passer.

Un petit troupeau se tenait au loin. Les animaux baissaient la tête, la relevaient, écoutaient, puis se

remettaient à brouter. Le groupe se sépara. L'un devait aller à gauche, un autre à droite. Lui devait attendre le signal.

Attendre. On le lui avait souvent répété. Pas trop tôt. Pas sous l'effet de la peur. Pas par empressement. Attendre.

Mais alors, le vent tourna. Un animal releva la tête. Puis un autre.

Personne sentit son cœur accélérer. Ses doigts devinrent humides sur le manche de la lance. Il crut voir quelque chose dans l'herbe. Peut-être une ombre. Peut-être un mouvement. Peut-être un lion. Peut-être rien d'autre que sa peur.

Il voulait bien agir, aider et montrer qu'il appartenait désormais au groupe. Mais il gâcha tout.

Il bougea à peine. Un pas, peut-être deux, mais trop tôt.

Le troupeau s'effraya. Les têtes se relevèrent d'un coup. Les sabots arrachèrent la poussière au sol. Une bête partit, puis toutes les autres. Elles s'échappèrent sur le

côté, précisément là où personne ne voulait les voir aller. Le plan s'effondra.

La chasse échoua.

Le soir, le groupe revint sans nourriture.

Le feu brûlait moins fort que d'habitude. Les enfants s'agitaient. Les adultes parlaient peu. Personne restait un peu à l'écart, le ventre dur comme une pierre.

Alors quelqu'un demanda :

« Pourquoi n'as-tu pas attendu ? »

« Tu aurais pu agir autrement. »

Il ne comprenait pas ce qu'il aurait dû faire différemment. Il avait voulu aider. Il avait eu peur, certes, mais il avait aussi voulu bien faire. Peut-être avait-il vu une ombre, mal compris le vent ou senti la pression des regards dans son dos.

Les questions tournaient dans sa tête. Où se trouvait, dans son corps, cette peur qui avait été plus rapide que sa pensée ?

Certaines phrases revenaient sans cesse :

Tu aurais dû attendre.
Tu n'as pas respecté le signal.
Maintenant, nous n'avons rien à manger.

La dernière phrase frappa Personne plus profondément que le tonnerre dans l'ancienne grotte.

Non seulement parce qu'elle était dure, mais parce qu'avec elle tout le groupe venait se déposer dans son corps : les mains vides, les enfants affamés, le feu qui brûlait plus bas, les bêtes qui s'étaient échappées.

Quelque chose se mit à murmurer en lui :

C'était moi.
Je suis responsable.

Et avec cette phrase commença le tribunal intérieur.

Mais qui était donc ce « je » ?

Il y avait eu des conditions : le vent, les animaux, la peur, la mémoire, le rite, la pression du groupe, le désir de bien agir, un corps qui s'était mis en mouvement trop tôt, une situation plus rapide que toute pensée.

Mais dans son esprit, tout cela devint un acte dont il semblait être seul responsable.

Ainsi la responsabilité se transforma-t-elle en culpabilité personnelle.

Moi, moi, moi, j'ai mal agi.

Peut-être la communauté ne faisait-elle que se taire.
Mais le silence pouvait peser plus lourd que les mots.

Cette nuit-là, Personne resta longtemps éveillé.

Il entendait des bruits au-dehors. Peut-être des animaux. Peut-être le vent. Peut-être seulement la grotte qui respirait. À côté de lui, quelqu'un dormait d'un sommeil

agité. Un enfant geignait doucement. La faim reposait dans la pièce comme un invité invisible.

Personne revoyait sans cesse la scène : son pas, le troupeau, la poussière, les regards, la phrase.

Tu aurais dû attendre.

Il imaginait ce qui aurait pu se passer autrement. Et s'il était resté immobile ? S'il avait mieux lu le vent ? S'il avait eu moins peur ? S'il avait simplement été différent ?

C'est ainsi que naît le remords.

Avec le remords commença la boucle. Le corps voulait rejouer la scène, mais le film était déjà passé. La pensée remontait en arrière, cherchait l'instant où tout aurait pu prendre une autre tournure et y plaçait un « je ».

C'est ce « je » qui l'aurait fait.
Ce « je » aurait pu agir autrement.
Ce « je » est coupable.

C'est ici que commence le drame.

Ce qui s'était produit comme un enchaînement conditionné fut attribué à une personne supposée. De la responsabilité naquit la culpabilité ; de la culpabilité, le remords, l'échec et le fardeau moral.

Plus tard viendraient des mots plus grands : péché, honte, désobéissance, punition, amélioration, confession, pardon.

Mais le premier tribunal était plus ancien. Il se trouvait près du feu. Dans le regard de la communauté. Dans la faim de la nuit. Dans la phrase :

Pourquoi n'as-tu pas agi autrement ?

À partir de ce jour, Personne porta un juge en lui.

Il surveillait chacun de ses pas. Peut-être n'était-il pas à la hauteur. Les autres de son âge semblaient plus sûrs d'eux.

Ce juge n'avait pas besoin de corps propre. Il était fait de voix. De regards. De phrases répétées. De rites anciens.

De la peur d'être exclu de la communauté. Du désir d'être comme il faut.

Parfois, il parlait avec la voix de l'ancien, de la mère ou du groupe. Plus tard, il parlerait avec celle de puissances supérieures ou de Dieu.

Il disait :

Tu aurais dû te maîtriser.
Tu aurais dû attendre.
Tu aurais dû être plus fort.
Tu aurais dû être plus pur.
Tu aurais dû désirer autrement.
Tu aurais dû ressentir autrement.
Tu aurais dû être autrement.

Ainsi le moi devint-il l'accusé de sa propre existence.

On ne jugeait plus seulement certains actes. L'être tout entier devint suspect : son corps, son plaisir, sa colère, sa peur, sa fatigue, son désir, ses rêves.

Tout pouvait soudain être retenu contre lui.

De son impuissance naquit l'idée que d'autres puissances se tenaient au-dessus de lui.

La religion trouva un espace déjà préparé : le tribunal intérieur. Aux voix de la communauté vint s'ajouter un œil plus vaste.

Ce qui jusque-là avait été une erreur pouvait désormais devenir un péché. La peur pouvait s'appeler faiblesse. Le plaisir, tentation. Une impulsion du corps pouvait apparaître comme une faute morale.

Le corps fut codé moralement et religieusement.

Un regard trop long.
Un désir trop fort.
Un contact trop intime.
Une colère trop brûlante.
Une faim trop sauvage.
Un doute trop bruyant.

Et de nouveau, Personne se retrouva devant le tribunal. Non seulement devant les hommes, mais devant lui-même et devant le ciel.

La culpabilité alimenta les rites, les prières et les confessions, le désir de devenir meilleur et l'espoir du pardon.

Plus Personne se sentait coupable, plus la figure capable d'être coupable devenait solide. Car pour être coupable, il faut être quelqu'un.

Ainsi Quelqu'un continua-t-il de grandir en Personne. À travers chaque accusation. Chaque remords. Chaque tentative de devenir autre. Chaque phrase :

J'aurais pu agir autrement.

Et pourtant, sous tout cela, les conditions continuaient d'agir : les gènes, le corps, le langage, la peur, la culture, le désir, la douleur, la situation, le rite, la faim, la communauté, la mémoire.

Il n’avait choisi ni ses gènes ni son système nerveux, ni la faim du groupe, ni les rites et les histoires qui l’avaient façonné.

Et pourtant, il signait tout de son nom, alors même qu’il ignorait qui il était réellement.

Cela semblait être sa décision.

Son erreur.
Sa culpabilité.

Le conte atteignait maintenant son point de plus grande tension. Un corps chargé d’empreintes anciennes. Une communauté qui devait survivre. Un moi qui se croyait à l’origine. Et un Dieu qui commençait à prendre place au cœur de la même logique : voyant, sachant, jugeant.

Mais au plus profond de lui, Personne ressentait surtout son impuissance.

Il voulait seulement que tout aille bien.

Et le monde ne demandait pas de quelles conditions il était issu ni s'il aurait réellement pu choisir autrement.

Les hommes demandaient seulement :

Pourquoi n'as-tu pas agi autrement ?

Et c'est là, exactement là, que naquit la culpabilité.

La culpabilité naît lorsqu'un enchaînement conditionné est attribué à un moi que l'on suppose libre.

Chapitre 4

Personne cherche sa place au ciel et sur la terre

Personne avait appris avec peine à porter un nom et à s'identifier à son corps. Pourtant, il ne comprenait pas vraiment ce lien. Le corps et ce moi étaient-ils réellement une seule et même chose ? Ou bien le moi habitait-il quelque part dans le corps, caché derrière les yeux, les pensées et les sensations ?

Il n’était plus seulement l’enfant de la grotte, ni seulement un corps recevant la lumière, les sons, la faim, la proximité et le retrait. Il était devenu Quelqu’un — quelqu’un qui réfléchissait à la chasse, à la protection de la communauté, à la grotte et à sa place en elle. On pouvait l’appeler, le désigner, lui confier des tâches. Il pouvait tenir une lance, attendre, aider, échouer et devenir coupable.

Le nom reposait sur lui comme un manteau. Parfois, il le réchauffait. Parfois, il pesait plus lourd que la pierre.

Chaque phrase commençant par « tu es » venait fixer quelque chose sur lui :

Tu es sage.
Tu es difficile.
Tu es coupable.
Tu es des nôtres.
Tu n’as pas attendu.
Tu as mal interprété les signes.
Tu nous as coûté de la nourriture.

Et maintenant, Personne apprenait autre chose : il ne suffit pas d'être quelqu'un. Il faut encore se tenir quelque part.

Au début, c'était simple.

Mets-toi devant, disaient les adultes.
Va derrière.
Reste à droite.
Viens à gauche.

Son corps mémorisa ces directions. Devant, c'était l'endroit où tous le voyaient. Là, les regards lui piquaient le visage comme de petites aiguilles. Son cœur battait plus vite, ses mains ne savaient où se poser. Derrière, c'était l'endroit où l'on pouvait se faire plus petit, où l'air semblait plus léger parce que les yeux des autres passaient au-dessus de vous.

À droite se trouvait la proximité d'une certaine main : ferme, rapide, prompte à juger.
À gauche, une autre proximité : peut-être plus douce,

plus hésitante — parfois la main de la mère, parfois celle de la nostalgie.

Chaque direction reçut sa tonalité.

Devant : pression.
Derrière : fuite.
À droite : tension.
À gauche : quête.

Il n'apprit pas l'espace comme une géométrie, mais comme une sensation corporelle.

Plus tard, la question devint plus difficile.

Les gens demandaient : Où te situes-tu ? Et ils ne parlaient plus seulement de la place autour du feu.

Es-tu de notre côté ?
Fais-tu partie des nôtres ?
Es-tu pour nous ou contre nous ?
Peut-on compter sur toi ?
Seras-tu un jour de ceux qui protègent les autres ?

La question ne désignait plus un lieu. Elle était devenue une épreuve.

Et avec elle, Personne commença à s'examiner lui-même.

Il redressait le dos lorsqu'il croyait devoir se tenir correctement. Ses genoux faiblissaient lorsqu'il ne savait pas ce que « correctement » voulait dire. Son ventre s'alourdissait quand quelqu'un lui disait qu'il se trouvait du mauvais côté.

Mais ce soi qui devait s'examiner, il ignorait ce qu'il était exactement.

Il sentait seulement : quelque chose en moi veut se tenir comme il faut. Ne pas tomber. Ne pas être condamné. Ne pas être rejeté du groupe.

Le monde se divisa.

Ici les nôtres, là les étrangers. Ici les courageux, là les lâches. Ici les obéissants, là les dangereux. Ici les purs, là les impurs. Ici ceux qui ont raison, là ceux qui ont tort.

Ainsi les directions devinrent des camps. L'avant et l'arrière devinrent des rangs ; la droite et la gauche, des prises de position ; le haut et le bas, un ordre du monde.

Et sur tout cela vint se poser une carte plus vaste.

Lorsque Personne reposait la nuit dans la grotte — ou plus tard dans une pièce qui n'en gardait plus que le souvenir —, il sentait la gravité le tirer vers le bas. Son corps pesait sur le sol, la fourrure, la natte, la terre. Ses épaules s'affaissaient. Son souffle descendait profondément.

Lorsqu'il levait les yeux, il y avait l'obscurité. Ou la pierre. Ou un plafond. Ou le ciel.

Et derrière tout cela : l'immensité.

Les adultes montraient vers le haut.

Là, disaient-ils.
En haut.

Et un jour, ils dirent :

Dieu est en haut.

Au début, Personne ne comprit pas ce que cela voulait dire.

En haut se trouvaient les étoiles, les nuages, la lumière, le tonnerre, le vol des oiseaux. C'était de là que venait l'éclair, que naissait la pluie, que le soleil disparaissait et revenait. En haut se trouvait ce que personne ne pouvait saisir.

En bas se trouvait le corps.

Le sang.
La faim.
La fatigue.
La saleté.
Le feu.
La naissance.
La mort.
L'erreur.

Le haut devint le lieu de l'ordre. Le bas, celui du besoin.

Et le jeune Personne qui vivait en bas commença à croire qu'il devait y avoir, là-haut, quelqu'un qui voyait davantage que lui. Quelqu'un de plus grand. Quelqu'un qui pouvait aider. Quelqu'un capable de retenir ce qui, en bas, échappait aux mains.

Ainsi naquit une puissance supérieure.

Pas d'un seul coup. Pas sous la forme d'une doctrine achevée. Plutôt comme une image qui grandissait à partir de nombreuses peurs, espérances et regards. Un père plus grand que tous les pères. Un juge plus sévère que tous les anciens. Un témoin qui voit même là où aucun humain ne regarde plus. Un sauveur lorsque la grotte devient trop étroite, la steppe trop dangereuse, la culpabilité trop lourde et le monde trop vaste.

Il fallait bien que quelqu'un voie. Que quelqu'un soutienne. Que quelqu'un juge. Que quelqu'un pardonne.

Personne avait appris à se regarder devant son tribunal intérieur. À présent, ce tribunal avait son ciel.

Lorsqu'il faisait quelque chose en secret — prenait un morceau de pain supplémentaire, pensait une pensée interdite, laissait monter dans son corps un sentiment qui ne répondait aux attentes de personne — il sentait, là-haut, un regard.

Il ignorait si ce regard était bienveillant ou sévère. Mais il le sentait. Comme une main invisible posée sur sa poitrine.

Le haut devint l'avant cosmique. Là se trouvait l'origine. Là, le juge. Là, le sauveur. Là, le témoin.

En bas se trouvait Personne, qui tentait de se tenir comme il fallait.

Un jour, il demanda doucement :

« Si Dieu voit tout, voit-il aussi combien mon ventre me fait mal lorsque vous dites que je suis coupable ? »

Les adultes le regardèrent un instant. Puis ils détournèrent les yeux.

« Dieu voit tout », dirent-ils.

Personne sentit ses pieds se refroidir.

La phrase n'était pas seulement un réconfort. Elle était aussi une pression. Désormais, chaque mouvement, chaque erreur, chaque désir caché comparaissait non seulement devant les hommes, mais aussi devant un regard invisible venu d'en haut.

Dieu voit tout.

Cela pouvait signifier : Tu n'es pas seul.
Mais cela pouvait aussi signifier : Tu n'es jamais sans surveillance.

Ainsi le réconfort et le contrôle s'entrelacèrent-ils.

Certaines nuits, Personne s'allongeait et parlait doucement au ciel. Ses mains reposaient sur son ventre. Son souffle se calmait. Il racontait sa peur, sa honte, les moments où il avait l'impression de ne pas être à sa place.

À ces heures-là, Dieu était comme un manteau chaud. Quelqu'un à qui l'on pouvait dire ce que l'on n'osait confier à aucun humain. Quelqu'un qui comprenait peut-être pourquoi le corps tremblait. Quelqu'un qui savait peut-être que Personne voulait seulement que tout aille bien.

Alors Dieu était père. Ou mère. Ou oreille. Ou obscurité qui ne menaçait pas.

Mais parfois, Dieu ressemblait à un témoin sévère.

Lorsque Personne faisait ou pensait quelque chose d'interdit — un plaisir dans le corps, une image secrète dans la tête, une révolte qu'il ne devait pas montrer, un doute qu'il ne parvenait pas à repousser — il ne sentait aucun réconfort venu d'en haut. Il sentait un regard fixe et invisible.

Sa nuque se raidissait. Sa gorge se serrait. Son ventre durcissait.

Il avait l'impression de marcher sur une crête étroite : observé d'en haut, examiné d'en bas.

La religion lui racontait des histoires dans lesquelles Dieu n'était pas seulement l'origine, mais aussi une instance morale.

Dieu voit.
Dieu juge.
Dieu pardonne.
Dieu punit.

Personne entendait :

Dieu voit lorsque tu fais quelque chose de mal.
Dieu voit lorsque tu doutes.
Dieu voit ton cœur.

Même le cœur.

C'était lourd à porter. Comme si même le plus intime ne pouvait rester caché.

Ce qui était un réconfort pour les uns devint parfois pour lui une grotte étroite. Car autrefois, personne n'avait dit :

Tu es mauvais. Il n'y avait que pression, son, lueur, faim, battement du cœur. À présent, il y avait un ciel qui voyait tout et pouvait tout interpréter.

Personne commença à se regarder lui-même d'en haut.

Il ne voyait plus seulement à travers ses yeux. Il se regardait comme quelqu'un d'autre le regarderait. Il examinait ses pensées avant même qu'elles soient achevées. Il avait honte de ses désirs avant de pouvoir les nommer. Il se sentait coupable de mouvements à peine commencés.

Ainsi grandit en lui l'image d'un Dieu qui se tenait au-dessus de lui. Et, à côté, la discrète représentation d'un soi supérieur qui pourrait être plus proche de ce Dieu.

Non pas le fond sans nom du monde. Non pas le mystère insaisissable d'où surgissent les étoiles, les animaux, le souffle et le silence. Non pas cette profondeur qui ne connaît aucune direction.

Mais des figures :

un moi,
un soi supérieur,
un Dieu.

Ou des ancêtres. Ou des puissances. Ou des voix plus anciennes que toute mémoire.

De quelque manière qu'il s'y prît :

En haut, le grand.
En bas, le petit.
En haut, voir.
En bas, être vu.
En haut, le jugement.
En bas, la culpabilité.

Le Dieu du moi devint la puissance suprême, le miroir idéalisé de l'être humain séparé.

Plus Personne se sentait petit, plus Dieu devenait grand. Plus il se sentait coupable, plus Dieu devenait sévère ; plus il se sentait impuissant, plus Dieu devenait nécessaire.

Dieu devint la réponse à la question :

Qui d'autre pourrait tenir ce monde, si je n'y parviens pas ?

Lorsque la chasse échouait, que des enfants tombaient malades, que les anciens mouraient, que la tempête frappait la grotte, que les animaux s'approchaient trop ou que les hommes se blessaient les uns les autres, le besoin d'ordre se glissait en Personne.

Il faut bien que quelqu'un sache ce qui se passe ici et qui souffre.
Il faut bien que quelqu'un juge ce qui est injuste.
Il faut bien que quelqu'un soutienne ce que nous ne pouvons pas porter.

Le ciel devint l'écran de projection du moi séparé. Ce qui manquait en bas fut promis en haut.

Sur terre, bien des choses restaient incertaines : était-il à la hauteur, son amour suffisait-il, se trouvait-il du bon côté ?

Là-haut, en revanche, semblait résider la clarté. Dieu savait comment les choses devaient être.

En bas tremblait un corps. En haut, un œil interprétait tout.

À ce chapitre de sa vie, la religion était à la fois un refuge et un pouvoir. Elle pouvait renforcer la séparation et, en même temps, recueillir un être humain.

Elle lui donnait des prières, des rites et des chants, des mots pour la peur, des images pour l'espérance et des promesses de pardon.

Elle pouvait réchauffer et soutenir. Elle pouvait dire à un corps perdu : Tu n'es pas seulement poussière dans le vent.

Mais elle imposait aussi des règles au corps.

Qu'avait-il le droit de penser, de toucher ou de désirer ? Que devait-il croire, que devait-il craindre ?

Les désirs et les contacts eux-mêmes furent soumis à cet ordre.

Ils devinrent purs ou impurs, sacrés ou condamnables. Même dans une voix ou une posture, les hommes crurent reconnaître si quelqu'un était humble ou rebelle.

Personne se mouvait à travers tout cela comme dans un labyrinthe.

Il voulait se tenir correctement : dans la pièce, dans la famille, dans la communauté, devant Dieu, dans le cosmos.

Mais plus il cherchait la bonne place, plus son corps se resserrait. Son dos se fatiguait, son ventre durcissait, son souffle se raccourcissait.

Parfois, il s'agenouillait ou joignait les mains. Parfois, il prononçait des paroles plus anciennes que sa propre compréhension. Parfois, il trouvait la paix ; parfois, rien que la peur.

Et parfois, rarement, lorsqu'un chant traversait la grotte, le temple ou la pièce, lorsque la lumière tombait sur la poussière et que personne ne l'examinait, son souffle devenait doux. Alors Personne ressentait autre chose.

Pas le juge.
Pas l'œil.
Pas le sauveur.

Plutôt une profondeur sans visage. Un silence qui n'était pas en haut. Une immensité qui ne s'opposait pas au bas. Quelque chose que Personne ne jugeait ni juste ni faux. Quelque chose qui était simplement là.

Pendant un instant, Dieu cessa d'être le grand Autre.

Pendant un instant, Personne pressentit que le sacré n'habitait peut-être pas là-haut, là où le moi l'avait peint, mais dans une profondeur sans direction.

Mais ce pressentiment fut bref. Trop bref pour faire éclater les vieilles images.

Le Dieu du moi revint, et avec lui le ciel ainsi que l'ancienne division entre ce qui était juste et ce qui ne l'était pas.

Il ne voyait pas encore que cet ordre du haut et du bas faisait lui aussi partie d'une histoire racontant sa séparation.

Il continuait d'essayer d'être Quelqu'un et de trouver la bonne place : sur la terre, dans le ciel, dans la communauté, en lui-même.

Et plus il cherchait, plus il ressentait fortement :

Le monde est grand.
Je suis petit.
Il faut bien que quelqu'un tienne tout cela.

Alors Personne leva les yeux.

Et le ciel le regarda en retour.

Chapitre 5

Personne attend Quelqu'un

Personne avait vieilli.

La première grotte était loin derrière lui, et pourtant il la portait encore en lui. Les hommes n'habitaient plus seulement la roche. Les grottes devinrent des huttes, les huttes des maisons, les maisons des villages, les villages des villes. Les feux de camp devinrent des foyers, les signaux de fumée des histoires, les histoires des enseignements, et les enseignements des religions, des livres, des lois, des dogmes et des nouvelles.

Mais quelque chose, dans le corps, demeurait très ancien. Personne cherchait toujours un abri et restait à l'écoute du danger. Il voulait savoir où se trouvaient le haut et le bas, qui appartenait aux siens, qui jugeait et qui soutenait.

La steppe avait seulement changé de forme. Parfois, elle était une rue, une place de marché, une frontière ou un écran rempli d'images. Parfois, une maison dont les

portes claquaient violemment. Les lions et les hyènes ne portaient pas toujours de fourrure. Parfois, ils portaient des costumes. Parfois, ils s'appelaient guerre, faim, culpabilité ou honte ; parfois maladie, solitude ou avenir.

Personne avait appris que Dieu se trouvait en haut et l'être humain en bas, que la droite et la gauche pouvaient devenir des camps, que l'avant signifiait la responsabilité et l'arrière, la honte. Son corps était examiné, son comportement jugé, sa foi mesurée. C'est ainsi qu'il avait appris à être quelqu'un.

Plus il devenait Quelqu'un, plus ses questions se faisaient tenaces. Pourquoi les chamans et les prêtres avaient-ils le droit de parler au nom du monde invisible ? Comment les anciens savaient-ils ce qu'exigeait le sacré ? Pourquoi son corps passait-il pour impur alors qu'il ne le ressentait pas ainsi ? Et comment pouvait-il s'accrocher à sa culpabilité s'il ignorait même d'où venaient ses pensées ?

Personne ne posait que rarement ces questions à voix haute. Il comprit très tôt que certaines questions étaient dangereuses, non parce qu'elles étaient fausses, mais

parce qu'elles grattaient les parois de la communauté. Une question pouvait modifier un regard ; un doute pouvait vous coûter votre place. Un enfant qui posait trop de questions était réduit au silence plus vite que celui qui comprenait trop peu.

Alors Personne garda beaucoup de choses pour lui. Il apprit à questionner au-dedans et à acquiescer au-dehors. Il apprit à baisser la tête tandis qu'une seconde voix restait éveillée dans son ventre.

Il y avait des chamans, des prêtres, des voyantes, des enseignants et des maîtres, des êtres qui prétendaient voir plus loin que les autres. Ils parlaient avec les morts, les étoiles, les esprits et les dieux, interprétaient les rêves et les maladies, le vol des oiseaux ou la direction de la fumée.

Personne les écoutait. Quelque chose en lui désirait cela aussi, non par orgueil, mais plutôt par nostalgie. Il voulait pouvoir toucher le monde invisible. Il voulait savoir si les morts existaient encore quelque part, si sa mère deviendrait un jour une étoile et si, après sa mort, il pourrait lui aussi devenir une lumière dans le ciel. On lui

avait raconté que les hommes se changeaient peut-être en étoiles après leur mort. Parfois, Personne le croyait. Parfois, il avait l'impression d'en être déjà une : une petite étoile dans un corps, une lumière qui s'éveille dans une grotte, reçoit un nom, porte la culpabilité, regarde vers le haut et ignore pourquoi elle brille.

Bien sûr, il n'en parlait à personne. Le monde était trop sérieux pour cela. Et il ne devenait pas plus simple.

Certains jours, le monde était rempli d'images qu'il supportait à peine. Autrefois, il s'était agi de grottes menacées et de huttes en flammes ; plus tard, de maisons, de villes, de frontières et de sirènes : de la fumée au-dessus des toits, des gens en fuite, des enfants en pleurs. Parfois, la détresse était plus proche — dans une dispute autour de la table, des larmes derrière une porte ou un silence plus lourd qu'un cri.

Devant de telles images, son ventre se contractait. Son souffle devenait superficiel, ses épaules dures. Le monde lui semblait un immense corps agité dans lequel quelque chose ne trouvait jamais le repos.

À la lisière de la colonie se dressait une vaste salle basse, construite d'argile, de pierre et de bois. Le jour, la lumière tombait par une ouverture dans le toit ; la nuit, on y voyait les étoiles. D'un côté brûlait une petite flamme, près de laquelle reposaient des coupes remplies d'eau. Les gens s'asseyaient ensemble sur des nattes, des peaux et de simples bancs. Certains joignaient les mains, d'autres les posaient ouvertes sur leurs genoux, touchaient leur front et leur poitrine ou balançaient leur corps en silence. Aucun signe unique ne dominait la pièce. Les voix, la fumée, le souffle et la lumière s'y partageaient l'espace.

Lorsque le monde devenait trop lourd, Personne s'y rendait parfois. Au fil des années, il entendit dans cette salle des voix différentes. Des voyageurs, des anciens, des enseignantes, des guérisseurs et des conteurs venaient et repartaient. Les noms changeaient. L'espérance demeurait.

Lorsque le monde devenait insupportable, un vague « cela finira bien par passer » ne suffisait plus. L'espérance avait besoin d'un nom, d'un visage, d'une arrivée.

Dans les récits, ces figures de délivrance portaient de nombreux noms : Messie, Christ, Maitreya, Mahdi, Kalki, Saoshyant. Une tradition annonçait la venue de celui qui rétablirait la justice ; une autre, d'un être qui porterait la culpabilité. Ailleurs, on attendait un futur Bouddha qui percerait à jour la souffrance. Un cavalier devait apparaître au terme d'un âge sombre ; un rénovateur devait guérir le monde blessé.

Les images différaient. Mais toutes abritaient le même désir ancien : le monde ne doit pas rester ainsi. La souffrance ne doit pas avoir le dernier mot. Quelqu'un doit venir lorsque les êtres humains ne savent plus comment se sauver eux-mêmes.

Personne entendait ces récits avec tout son corps. À la promesse d'une justice future, ses doigts se desserraient ; à l'idée que quelqu'un puisse porter la culpabilité, quelque chose en lui s'adoucissait. Un instant, il voyait derrière la tempête un paysage ouvert et respirait plus profondément.

Les figures de délivrance donnaient une maison à son espérance.

Les traditions parlaient de fin des temps et de retour, de jugement, de réconciliation et d'un monde guéri. Précisément là où le moi ne savait plus comment continuer et où l'histoire devenait trop lourde, quelqu'un devait apparaître, plus grand que la culpabilité, la violence et l'impuissance.

Ainsi Personne devint-il celui qui attend.

Lorsque les voix s'élevaient dans la salle de rassemblement, elles ne sonnaient pas toutes de la même manière. Certaines chantaient, d'autres fredonnaient, d'autres récitaient des vers anciens, d'autres encore répondaient par une seule syllabe. Le son montait dans la nuit par l'ouverture du toit. Assis parmi les autres, Personne sentait sa poitrine se soulever. Parfois, des larmes venaient sans qu'il sache quel nom les avait appelées. Un instant, son corps croyait : Peut-être n'ai-je pas à tout porter seul. Peut-être existe-t-il quelque chose de plus grand que ma culpabilité.

Alors le juge intérieur se faisait plus silencieux. Un instant, l'accusé n'était plus seul. Mais profondément en

lui, le narrateur demeurait et disait : Je serai sauvé. Mon histoire finira bien. À la fin, mon nom figurera du bon côté.

Il ne vivait plus seulement dans le présent, mais dans l'attente silencieuse d'un jour à venir. Lorsque sa culpabilité pesait trop lourd, que son corps tremblait de peur et qu'il se sentait trop petit pour le monde, il pensait à ce jour futur. Peut-être, se disait-il, quelqu'un viendra-t-il alors m'enlever tout cela. Il imaginait une figure franchissant une porte, venant du lointain, des nuages ou à travers le temps. Une main se posait sur son épaule, une voix disait : C'est terminé. Tu n'as plus rien à porter.

La délivrance glissa dans l'avenir. Elle ne se trouvait plus dans le souffle présent ni dans le pas suivant, mais plus tard — derrière la catastrophe, au terme du grand effondrement.

Son désir voulait tirer un trait définitif : Enfin, tout va bien. Ses épaules devaient perdre leur tension, son ventre redevenir souple, son cœur cesser de s'emballer à chaque erreur. Surtout, il ne voulait plus comparaître devant un tribunal invisible.

Les histoires promettaient la guérison, la justice et un jour où ce qui était caché deviendrait visible. Le feu, les signes dans le ciel, les cavaliers et les livres ouverts donnaient à l'histoire une fin qui avait un sens.

Il écoutait et ressentait quelque chose qu'il avait du mal à nommer : peur, espérance, fatigue, désir. Et si je me trouvais du mauvais côté ? Et si, malgré tout, j'étais sauvé ? Combien de temps devrai-je encore vivre ainsi ? Que quelqu'un me dise enfin que je suis comme il faut.

Le moi en Personne cherchait le plus souvent la délivrance comme une continuation de lui-même. Il se voyait comme le même homme, simplement libéré : avec le même nom et la même histoire, mais sans culpabilité, sans honte et sans peur.

Il voulait être sauvé. Mais il voulait rester.

Il voulait être libre, mais en tant que moi. Le fardeau devait disparaître, non son importance. La figure salvatrice devait venir lui dire : C'est toi qui étais attendu. Tu es en sécurité. Ton nom ne se perdra pas.

Sous tous ses noms, la figure de délivrance devint ainsi le dernier grand espoir du moi : quelqu'un venu de l'extérieur devait sauver ce qui, au plus intime, n'apparaissait peut-être que comme séparation. L'enfant devenu Quelqu'un par le nom, la culpabilité et le ciel attendait que quelqu'un lui ôte son fardeau.

Ces traditions étaient bien davantage qu'une erreur ou un instrument de pouvoir. Elles répondaient à une histoire souvent insupportable pour les hommes et donnaient à l'impuissance, à la violence, à la faim et à la mort des images de retour, de jugement et de guérison. Elles disaient : La souffrance n'aura pas le dernier mot. Les victimes ne sont pas oubliées. Le monde ne restera pas à jamais brisé.

C'était un immense réconfort, parfois peut-être le seul qu'un corps tremblant puisse supporter. Et pourtant, l'ancien drame demeurait : Quelqu'un attendait, espérait et, à la fin, ne voulait pas disparaître, mais être confirmé.

Personne était assis dans la salle de rassemblement et regardait par l'ouverture du toit. Les voix baissaient, la petite flamme tremblait, la lumière frémissait dans une

coupe d'eau. Il ne pressentait pas encore que la délivrance ne viendrait peut-être pas couronner sa figure, mais rendre transparente sa prétention à être l'auteur.

Peut-être Quelqu'un n'avait-il pas besoin d'être sauvé. Peut-être fallait-il seulement voir que Personne n'avait jamais réellement été séparé du Tout.

Mais c'était une vérité pour plus tard. Ici, Personne demeurait celui qui attend. Il regardait vers le haut et vers l'avant, au-delà des huttes en flammes et des villes bruyantes, et espérait qu'un jour quelqu'un dirait : Tout va bien. Tu es en sécurité. Tu n'as plus rien à porter.

Et quelque part au fond de lui, là où vivaient les questions qu'il n'avait pas le droit de partager, quelque chose murmura :

Mais qui, au juste, doit être sauvé ?

Chapitre 6

Personne voit le film

Le temps passa.

Personne avait ressenti la culpabilité, cherché Dieu et attendu la délivrance. Il avait essayé de se tenir correctement : parmi les hommes, devant le ciel, dans l'histoire. Il avait cru être celui qui décide, qui échoue, qui doit s'améliorer et, peut-être un jour, se libérer.

Mais les anciennes réponses ne le portaient plus comme autrefois. Peut-être était-il devenu trop avide de savoir, avait-il trop lu, trop entendu et posé trop de questions. Peut-être n'était-ce aussi que la fatigue de penser sans cesse : J'aurais pu agir autrement. Je dois changer. Je dois comprendre. Je dois enfin découvrir qui je suis.

Le monde était désormais rempli de livres, de conférences, de conversations, d'images et de notions nouvelles. À côté des temples se dressaient des écoles, des bibliothèques, des cliniques et des laboratoires. Les hommes ne demandaient plus seulement ce que

voulaient les dieux. Ils demandaient comment fonctionnait le temps, comment agissait la mémoire, comment surgissaient les pensées et ce qui se passait dans le corps avant que quelqu'un dise : J'ai décidé.

Le nom d'Einstein parvint lui aussi aux oreilles de Personne. Il entendit que l'espace et le temps n'étaient peut-être pas la scène immuable que l'on avait si longtemps imaginée. Le temps ne s'écoulait pas partout et pour tout de la même façon ; la vision du monde dépendait aussi du point d'où on le regardait et de la manière dont on s'y déplaçait.

Au début, il n'y comprit presque rien. Il relut les phrases encore et encore, traça des lignes, des courbes et des flèches, imagina des horloges, de la lumière, des étoiles et des mouvements qui échappaient à la pensée ordinaire. Pour l'instant, il ne saisit qu'une chose : même le temps dans lequel son moi croyait vivre n'était peut-être pas aussi solide et évident qu'il le paraissait. Le monde n'était pas une scène figée. Et si l'espace et le temps eux-mêmes étaient moins univoques, quelle solidité pouvait encore avoir Quelqu'un ?

Cela aussi demeura d'abord une idée que Personne rangea parmi les autres notions : relativité, mémoire, traumatisme, conscience, libre arbitre.

Bientôt, il entendit parler d'hommes qui étudiaient le cerveau. Ils parlaient d'empreintes prénatales, de voies nerveuses, de neurotransmetteurs et de processus inconscients, de réactions qui commençaient avant qu'un être humain sache qu'il réagissait, de mouvements qui se préparaient avant que surgisse la pensée : Je fais cela maintenant.

Personne se remit à lire et voulut de nouveau comprendre. Aucun être humain ne choisissait ses gènes, ses parents ni la première grotte qui l'avait marqué. Personne n'avait décidé quel système nerveux se formerait en lui, ce qui l'apaiserait ou l'effraierait. Il n'avait même pas choisi sa langue. Des mots tels que « je », « tu », « mien », Dieu, culpabilité et amour existaient depuis longtemps avant qu'il puisse les employer — de vieux vêtements que d'autres avaient portés avant lui.

Plus tard, il avait cru décrire le monde avec ces mots. À présent, il se demandait si les mots ne l'avaient pas déjà décrit bien avant.

La psychologie apportait elle aussi de nouvelles explications. Ce qu'il avait tenu pour sa personnalité pouvait être né de ses expériences : de l'attachement et de la perte, de la peur et de la protection, de regards et de phrases répétés. Un corps pouvait apprendre à se contracter longtemps après la disparition du premier danger. Parfois, Personne devenait inquiet avant de savoir pourquoi. Parfois, il évitait quelqu'un sans pouvoir en donner la raison. Parfois, il parlait trop ; parfois trop peu ; parfois, il ne disait rien alors que tout criait en lui.

Il avait cru : Je suis comme ça, c'est tout. Il commença maintenant à voir qu'il ne s'agissait peut-être pas de qualités fixes, mais des réponses d'un corps à un monde qui l'avait depuis longtemps traversé.

À cette époque, un vieil ami revint d'un long voyage. Il avait passé de nombreux mois en Inde, dans de grandes villes, de petits villages et des pièces silencieuses où l'on parlait du soi, de la conscience et de la réalité. Personne

attendait de lui des récits de miracles, mais l'ami n'en raconta aucun. Il parla de chaleur, de poussière, de rues bondées, de longs voyages en train et de conversations qui l'avaient dérouté. Il avait rencontré des maîtres, des êtres en quête, des sceptiques et des gens qui se croyaient éveillés.

Un soir, ils restèrent longtemps assis ensemble.

« Qu'as-tu trouvé là-bas ? » demanda Personne.

L'ami garda un moment le silence. « Surtout de nouvelles questions. »

« Lesquelles ? »

« Je voulais savoir comment devenir plus libre. Quelqu'un m'a demandé : Qui est ce "je" qui veut devenir libre ? »

Personne garda un instant le silence. « Et qu'as-tu répondu ? »

« Tout ce qui me venait : mon nom, mon histoire, mon corps, mes souvenirs, mon âme, ma conscience. »

« Et alors ? »

« Chaque fois, il demandait : Peux-tu percevoir cela ? Si oui, c'est quelque chose qui apparaît. Mais qui est celui à qui cela apparaît ? »

Personne regarda son ami. « Qu'as-tu dit ? »

« Rien d'utile. » L'ami sourit avec fatigue. « C'était peut-être la réponse la plus utile. »

Personne emporta ces phrases avec lui et les rangea parmi tout ce qu'il avait lu sur la relativité, le cerveau, le traumatisme et le libre arbitre. Pour l'instant, elles n'étaient encore que des concepts.

Quelque temps plus tard, il rencontra un étranger qui avait longtemps vécu au Japon. Celui-ci parlait peu du pays, ne racontait aucun enseignement secret et ne prétendait pas avoir découvert quelque chose d'exceptionnel. Il posait seulement des questions simples.

« Quelle sera ta prochaine pensée ? » demanda-t-il à Personne.

Personne voulut répondre. Mais avant même de savoir ce qu'il allait dire, une pensée était déjà apparue : Cette question est absurde.

« Voilà, dit Personne. Une pensée vient de surgir. »

« L'as-tu fabriquée ? »

« Peut-être. »

« Comment ? »

Personne se tut. Il ne savait ni d'où montaient les pensées ni qui était censé les produire.

« Où était la pensée avant que tu puisses la percevoir ? Quand as-tu décidé que cette pensée précise devait apparaître ? »

« Je n'en sais rien. Peut-être ai-je décidé inconsciemment. »

L'étranger acquiesça. « Alors montre-moi celui qui a décidé inconsciemment. »

Personne sentit une résistance. Cet homme jouait avec les mots, pensa-t-il. Mais cette résistance, elle aussi, avait simplement surgi. Il n'avait pas décidé de s'irriter.

L’irritation était déjà là avant qu’il la nomme : son ventre s’était tendu, les muscles de son front s’étaient contractés, et seulement ensuite était venue la pensée : Je n’aime pas cet homme.

Il y avait d’abord eu la tension, puis l’explication, et enfin le moi qui disait : Voilà ce que je ressens. Plus tard, il appuya sur une touche de son ordinateur ; un instant après, la lettre apparut sur l’écran. La conscience arrivait-elle toujours, elle aussi, après coup ?

Personne emporta également cette expérience. Il lut des philosophies non duelles venues d’Inde, des textes sur la vacuité et le zen, sur l’observateur introuvable et sur la question de savoir si celui qui perçoit et ce qui est perçu étaient réellement aussi séparés que le prétendait le langage. Il lisait lentement, puis recommençait depuis le début, soulignait des mots et comparait les traductions. Il voulait pénétrer tout cela jusqu’au fond.

Autrefois, il collectionnait les prières. À présent, il collectionnait les notions : conditionnement, conscience, vacuité, non-dualité, champ du vivant. Les anciens mots sacrés avaient été remplacés par de

nouveaux, et de nouveau Quelqu'un se tenait devant eux en disant : Je dois comprendre.

Le savoir ne le libérait pas ; il l'encombrait. Einstein ne lui disait pas qui il était. Les neurosciences décrivaient des processus et des empreintes, mais ne trouvaient aucun petit homme dans le cerveau qui dirigeait le tout. La psychologie expliquait certaines blessures, mais derrière la couche expliquée s'en trouvait souvent une autre. Quant aux enseignements non duels, ils affirmaient que le chercheur lui-même faisait partie de la recherche.

Mais comment le chercheur aurait-il pu se voir lui-même avec clarté ?

Personne essaya. Il observa les pensées, les sentiments et le souffle, puis demanda : Qui pense ? Qui ressent ? Qui voit ? Après chaque question apparaissait une réponse : la conscience. Le vrai Soi. Le cerveau. Personne. Ces réponses, elles aussi, étaient des pensées qui venaient et repartaient.

Il pouvait regarder chaque réponse, l'examiner, en douter et la remplacer par une autre. Mais il ne trouvait pas celui qui, prétendument, accomplissait tout cela.

Peut-être, pensa-t-il, dois-je aller plus en profondeur. Cette pensée, elle aussi, apparut simplement. Peut-être dois-je devenir plus calme. Celle-là aussi. Peut-être dois-je abandonner mon ego. Elle aussi.

Le moi avait commencé à travailler à sa propre disparition.

Quelqu'un voulait redevenir Personne. Il voulait être un homme ayant compris qu'il n'existait aucun homme derrière l'histoire ; un homme qui saurait que personne ne peut savoir. Il voulait être sans ego et éprouvait secrètement de la fierté chaque fois qu'il lui semblait y parvenir.

La spiritualité du moi avait commencé. Autrefois, Quelqu'un avait voulu être bon, puis croyant, puis sauvé. À présent, il voulait être éveillé. Toujours une figure cherchait à arriver quelque part.

Peu à peu, Personne remarqua que même le désir de devenir personne appartenait encore à Quelqu'un. Chaque recherche confirmait de nouveau le chercheur. Dans le même temps, le savoir lui retirait son ancien sol. Si les pensées surgissaient sans qu'il les ait

commandées, qui pensait ? Si le corps, le langage, la culture et la mémoire intervenaient dans chaque jugement, à quel point le juge était-il libre ? Et si le chercheur lui-même n'était qu'un rôle dans le récit, qui devait être sauvé ?

La psychologie pouvait rendre les blessures visibles, apaiser la peur et aider un corps blessé à réapprendre la confiance. La religion pouvait porter, relier et donner une langue à l'indicible. Les voies spirituelles pouvaient ébranler d'anciennes certitudes et ouvrir des espaces inconnus à la pensée ordinaire.

Mais dans tout cela demeurait la même question silencieuse : qui voulait ici être guéri, consolé ou sauvé ? Personne vit avec quelle facilité le moi transformait sa guérison en une nouvelle histoire et faisait de chaque expérience une possession.

Dès que le but était d'en faire un Quelqu'un meilleur, plus pur ou plus accompli, l'ancien mouvement revenait. Les concepts changeaient ; le chercheur demeurait.

La psychologie, la religion et la spiritualité n'en perdaient pas leur valeur. Elles devenaient seulement plus transparentes — ainsi que la figure à laquelle elles s'adressaient.

Et cette transparence même retira à Personne son dernier appui sûr.

Personne tomba dans un trou. Non pas dans cette vacuité lumineuse dont parlaient certains livres, mais d'abord dans le vide sans appui entre les anciennes réponses et les concepts nouveaux. L'ancienne foi ne le portait plus, mais il ne savait pas encore reposer dans les nouvelles intuitions. Il ignorait à quoi se retenir — et commençait en même temps à pressentir que ce besoin même de se retenir appartenait peut-être à l'ancienne histoire.

S'il n'était pas l'auteur de ses pensées, tout semblait incertain. S'il ne contrôlait rien lui-même, pourquoi faire des efforts ? Si Quelqu'un n'était qu'une supposition, pourquoi se lever le matin, travailler, parler, aimer ou assumer une responsabilité ?

Pendant un temps, le monde lui parut sans couleur. Le sol de la scène du monde ne le portait plus ; les planches semblaient pourries. Il voyait des gens parler, des mains travailler, des pieds marcher, des bouches rire, des corps s'étreindre puis se détourner. Tout bougeait. Mais qui le faisait bouger ?

Personne chercha un nouvel ordre. Il voulut construire, à partir de la science, de la psychologie, de la religion et de la philosophie non duelle, un système, un fondement sur lequel il pourrait se tenir de nouveau. Il dressa des listes, traça des frontières et tenta de décider ce qui était vrai et ce qui n'était qu'un concept supplémentaire.

Mais avec quoi décider ? Avec une pensée qui provenait elle-même de conditions ? Avec des souvenirs qui s'étaient transformés ? Avec un corps qui réagissait à l'approbation et au désaccord avant de savoir pourquoi ?

Il voulait pénétrer les concepts. Peu à peu, il vit que la compréhension, elle aussi, survenait — ou non. Certains jours, une phrase ouvrait quelque chose en lui ; le lendemain, elle semblait de nouveau vide. La compréhension ne se commandait ni ne se retenait.

Les livres étaient venus jusqu'à lui, imprimés, traduits et transmis. Un ami avait voyagé, un étranger avait posé des questions. Peut-être, un certain soir, Personne avait-il été assez fatigué ou assez ouvert pour les entendre vraiment. Il n'avait rien planifié de tout cela, et pourtant tout cela l'avait atteint.

Non parce qu'un auteur invisible aurait nécessairement tout préparé, mais parce que ce qui arrivait ne s'accompagnait d'aucun déroulement alternatif. D'innombrables fils se rejoignaient, et Personne était l'un d'eux — non pas au-dehors, mais en plein milieu.

Un matin, sa main se tendit vers une tasse. Il vit le mouvement, les doigts se refermer sur l'anse. D'abord, tout était vide ; puis la pensée apparut : Je prends la tasse. La scène était banale, sans révélation ni lumière, rien qu'une main, une tasse et une pensée arrivée un peu trop tard, mais affirmant malgré tout avoir tout provoqué.

Personne reposa la tasse. Cela aussi se produisit. Puis il la souleva une seconde fois en voulant observer exactement à quel moment la décision se produirait. Il attendit. La main resta immobile. Une pensée dit :

Maintenant. Les doigts bougèrent. Mais d'où venait ce maintenant ? L'avait-il produit, ou était-il apparu comme n'importe quel son, n'importe quelle odeur, n'importe quel souvenir ?

Il ne le savait pas. Il savait seulement qu'il ne trouvait aucun petit souverain assis quelque part derrière le front ou les yeux pour donner des ordres. Il y avait la vision, une main, la tasse, le mouvement ; ensuite venait le récit : J'ai fait cela.

L'histoire du moi ressemblait à une signature apposée sous un processus déjà en mouvement.

Ainsi l'ancien récit commença-t-il à se fissurer. Le quotidien continuait : les hommes travaillaient, aimaient, se disputaient, espéraient et se fatiguaient. La fissure traversait ce second film que Personne avait posé par-dessus : Je dirige. Je possède. Je suis l'origine. J'aurais pu agir autrement à tout moment.

C'était comme si, dans une salle de cinéma, une faible lumière s'allumait un instant. Les images continuaient de défiler, mais Personne commençait à voir que le spectateur apparaissait lui aussi dans le film. Le corps

était assis sur une chaise, les yeux voyaient, les pensées commentaient, puis finit par venir la phrase : Je regarde le film. Mais cette phrase aussi faisait partie du film.

Personne voulait lâcher prise. Désormais, pensait-il, il lui suffisait d'abandonner le contrôle et de s'abandonner au champ du vivant. Il s'assit, respira et essaya de ne rien retenir. Aussitôt, une pensée vérifia le résultat : Pas encore. Tu t'accroches trop. Ses pensées tournèrent en rond.

Son moi avait fait du lâcher-prise une nouvelle tâche, une ultime épreuve et une dernière possibilité d'échouer. Qui devait lâcher prise — et de quoi ? Toute tentative d'abandonner Quelqu'un supposait un Quelqu'un chargé d'accomplir cette tâche.

Il ne pouvait pas éliminer le moi ni forcer la résistance à disparaître. Il ne pouvait même pas retenir une compréhension lorsqu'elle s'effaçait. De la fatigue de cet effort naquit quelque chose de plus simple : peut-être n'avait-il rien à lâcher. Peut-être le lâcher-prise se produisait-il — ou pas. Même le désir de liberté n'était qu'un mouvement dans le champ du vivant.

Il ne fabriquait pas le souffle, et le cœur battait sans attendre ses ordres. Les pensées venaient, les souvenirs s'ouvraient, les sons frappaient le corps. La vie n'attendait pas de metteur en scène.

Peut-être était-ce moins : Je fais. Et plutôt : Cela se produit. Le moi, lui aussi, apparaissait dans ce mouvement — comme pensée, comme nom, comme supposition.

Tout ne devenait pas pour autant indifférent. Une main qui blessait causait de la douleur ; une parole laissait une trace. S'excuser, protéger, apprendre et changer demeuraient possibles. La responsabilité perdait seulement le ton d'une culpabilité éternelle. Elle devenait la capacité de répondre, de voir les conséquences et de corriger quelque chose — comme un événement de plus dans le film.

Il n'avait rien compris de manière définitive. Il n'était ni éveillé ni délivré, et ce Quelqu'un n'avait pas disparu. On continuait d'appeler son nom, le corps réagissait, les pensées disaient « je », les souvenirs racontaient son

histoire. Mais la figure n'était plus tout à fait aussi solide. Quelque chose en elle était devenu douteux.

Peut-être Quelqu'un n'avait-il jamais été davantage qu'un rôle nécessaire, un nom dans la vie commune, un récit par lequel le film se décrivait lui-même. Peut-être le champ du vivant sans nom avait-il seulement appris à répondre à un nom.

Personne était toujours assis dans son trou. Mais le trou n'était plus seulement sombre. Une lumière entrait par une fissure. Il pensa : Maintenant, j'ai compris. Puis il faillit rire, car cette pensée, elle aussi, était simplement apparue.

Le film continuait. Quelqu'un y était assis, essayant de le comprendre. Cela aussi faisait partie du film.

Il ignorait si le lâcher-prise aurait lieu. Et pour la première fois, il commença à pressentir qu'il n'avait pas besoin de le savoir.

Chapitre 7

Personne devient transparent

Les jours continuèrent de passer.

Personne se levait, se lavait, mangeait, parlait avec les autres et se recouchait le soir. Le corps se fatiguait, le ventre signalait la faim, les mains saisissaient des objets, les pensées surgissaient puis disparaissaient. Rien de tout cela n'attendait qu'il en ait enfin une compréhension définitive.

Quelqu'un était toujours là, lui aussi. Le matin, il se manifestait par la pensée : Aujourd'hui, je dois être clair et tenir bon. Il gagnait en force lorsque les louanges ouvraient la poitrine et s'alourdissait lorsque la critique réveillait la vieille pierre dans le ventre. Même la phrase « Maintenant, j'ai compris que je n'existe pas » pouvait lui offrir un nouveau vêtement.

La figure avait porté de nombreux rôles : enfant, coupable, croyant, chercheur, celui qui sait. À présent, elle pouvait se faire passer pour celui qui avait compris

qu'il n'était personne. Quelqu'un était inventif — ou peut-être faisait-il simplement ce qu'il avait toujours fait : chercher, expliquer, s'accrocher.

Parfois, Personne le remarquait et souriait. D'autres jours, il voulait toujours avancer sans savoir vers où. Quelque part, un reste en lui croyait encore qu'il devait exister un état où la peur, la culpabilité et le juge intérieur se tairaient pour toujours.

Mais qui voulait y parvenir ? Encore Quelqu'un.

Celui qui attendait autrefois avait seulement changé de forme. Jadis, il espérait un sauveur venu du ciel ou de l'avenir ; maintenant, il attendait cet instant intérieur après lequel plus rien ne serait retenu.

Mais ce silence parfait était lui aussi une image, un ciel de plus. Quelqu'un voulait toujours le posséder. L'ancien « à moi » tendait la main vers le corps et l'histoire, vers la culpabilité, Dieu et la compréhension — et finalement même vers la vacuité.

Parfois, Personne pouvait en rire, parfois non. Certains jours, il retombait dans l'ancienne lourdeur. Alors la

compréhension passée ressemblait à une phrase tirée d'un livre oublié. Un regard suffisait, un mot malheureux, un souvenir ou une facture à payer. Le corps se contractait et le juge intérieur rouvrait ses vieux registres :

Tu aurais dû parler autrement.

Tu aurais dû faire plus attention.

Une fois encore, tu n'es pas allé assez loin.

Tu n'as rien compris. Tu vois ?

Tu es toujours le même.

Alors Quelqu'un redevenait solide, non comme une idée philosophique, mais comme une pression dans le corps, un resserrement dans la gorge et une honte montant brûlante au visage. Il ne reconnaissait pas toujours aussitôt ce qui se passait. Parfois seulement des heures plus tard, parfois jamais. La lucidité, elle aussi, venait quand elle venait.

Un jour, Personne parla durement à quelqu'un qu'il aimait. La phrase était déjà tombée avant qu'il puisse la reprendre. Il vit le visage de l'autre changer, les yeux

devenir plus silencieux et les épaules s'abaisser légèrement. Aussitôt, l'ancien juge commença : Tu n'aurais pas dû dire cela. Tu es une mauvaise personne. Maintenant, tu as encore tout détruit.

Personne sentit la culpabilité familière se saisir de lui. Elle voulait faire d'une phrase une personne tout entière ; non pas : Une parole blessante a été prononcée, mais : Tu es mauvais. Un instant, il la crut. Puis autre chose apparut, non une grande révélation, seulement un bref intervalle. Il vit l'être blessé, sentit son propre corps tendu et remarqua la fatigue, l'ancienne colère et la peur qui existaient déjà avant la phrase.

Rien de cela n'effaçait la parole prononcée ni n'enlevait à l'autre sa douleur. Mais il n'était pas non plus nécessaire qu'en naisse un coupable éternel.

« Je suis désolé », dit Personne.

La phrase vint doucement, non comme une confession devant le ciel ni pour reconquérir son innocence. Il la prononça parce que la douleur était là et qu'une réponse naissait. L'autre se tut. Personne ignorait si le pardon viendrait. Il pouvait seulement écouter, rester là et, peut-

être la prochaine fois, sentir plus tôt le moment où son corps se durcissait.

La responsabilité demeurait, mais elle ne portait plus la lourde couronne d'un auteur libre. Elle était réponse, conséquence et apprentissage — un nouveau fil dans le champ du vivant.

Peu à peu, Personne comprit que l'absence d'un Quelqu'un libre ne rendait pas le monde indifférent. Peut-être rendait-elle seulement son poids un peu moins personnel.

La douleur restait la douleur, la faim restait la faim. Une main pouvait tenir ou frapper, une parole consoler ou blesser. Les êtres humains avaient besoin de protection, les enfants de présence, les corps de nourriture. L'injustice ne disparaissait pas sous prétexte qu'aucun auteur indépendant n'avait été trouvé.

Peut-être la compassion devenait-elle même plus urgente. Si chaque être humain était issu d'innombrables conditions, personne ne se réduisait à son acte ou à sa blessure. Celui qui avait commis l'acte en demeurait responsable, mais il n'était pas seulement

un coupable ; celui qui avait été blessé n'était pas seulement sa douleur. En chacun agissaient le corps, l'histoire, l'amour, la perte et le temps.

Parfois, cela amenait Personne à regarder les hommes autrement. Un homme en colère n'était plus seulement un ennemi, mais un corps sous pression ; un orgueilleux, peut-être quelqu'un qui ne pouvait se permettre de tomber ; un croyant, quelqu'un qui désirait être porté.

Cela n'excusait pas tout, mais cela élargissait le monde. Là où un jugement surgissait autrefois immédiatement, une question apparaissait parfois : Que s'est-il passé ici ? Qu'est-ce qui a besoin de protection, de limite, de proximité ?

Les limites, elles aussi, pouvaient surgir. Il n'avait pas à tout accepter pour n'être personne. Un champ du vivant ouvert n'était pas un espace sans défense. Le corps pouvait dire non, reculer, fermer une porte, protéger quelqu'un ou résister. Même un non n'avait pas besoin d'un propriétaire fixe. Il pouvait être la réponse de la vie à la blessure.

Ainsi la vie demeurait humaine, ni plus haute ni plus pure. La peur, l'envie, la colère et la honte ne disparaissaient pas. Les pensées continuaient de dire « je », le nom continuait d'être appelé, les lettres étaient ouvertes, les douleurs nommées.

Il n'avait pas besoin de détruire le langage. Le mot « je » restait utile ; il désignait une histoire, un corps, une place dans la trame. Il était comme le nom inscrit sur un bol : utile tant que personne ne prenait l'inscription pour le contenu ou pour le propriétaire de la vie.

Le moi n'avait ni à mourir ni à disparaître de chaque phrase. Il devenait plus léger, plus transparent : outil, rôle et voix dans le film — non le metteur en scène situé hors de l'écran.

Parfois, Personne pensait à ce que les hommes appelaient la mort de l'ego. L'expression évoquait une explosion, un abîme et une dernière nuit. Pourtant, rien d'aussi dramatique ne devait nécessairement se produire. Le corps, la personnalité, les souvenirs et les préférences demeuraient. Seule s'affaiblissait la

prétention de la figure à être l'origine et la propriétaire de chaque action.

Peut-être ne s'agissait-il pas d'une mort, mais plutôt de l'effacement délicat d'une frontière qui n'avait jamais été aussi solide qu'elle le paraissait.

Le corps mourrait un jour. Le cœur cesserait de battre, les mains ne tiendraient plus rien et le nom continuerait quelque temps à vivre dans d'autres êtres humains. Mais ici, aucun corps ne mourait. Seule devenait incertaine l'hypothèse qu'un Quelqu'un séparé habitait en lui et dirigeait de l'intérieur les pensées et les gestes.

Parfois, Personne cherchait encore ce Quelqu'un : derrière les yeux, dans la tête, dans la poitrine, dans la voix. Mais il n'y avait là aucune pièce intérieure, aucun ailleurs caché derrière tout cela, aucun petit observateur assis dans l'obscurité et regardant dehors à travers les yeux.

Il y avait simplement la vision, les couleurs et les formes, un son, puis la pensée : J'entends. Mais où finissait le son et où commençait l'écoute ? Où finissait le monde et où commençait Personne ?

L’air entrait dans le corps, la nourriture devenait corps, les paroles étrangères devenaient souvenirs. La lumière passait par les yeux, le sol portait les pieds, le passé continuait de vivre dans les muscles et les nerfs. Rien ne s’arrêtait simplement à la peau. Elle était à la fois frontière et rencontre.

Peu à peu, Personne pressentit ce que pouvait signifier le champ du vivant. Non une énergie invisible autour du corps, non une substance sacrée, rien qu’il aurait pu posséder ou mesurer.

« Champ du vivant » n’était qu’un mot pour cet événement ouvert dans lequel le corps et le monde, le souffle, la pensée, la lumière et la rencontre s’entremêlaient. Même ce mot n’avait pas besoin d’être retenu.

Il n’existait aucun lieu intérieur où le monde arrivait. La lumière entrait par la fenêtre, l’air pénétrait dans les poumons, une voix dans le corps ; puis quelque chose ressortait sous forme de parole, de regard ou de contact. L’intérieur et l’extérieur demeuraient des directions utiles, mais non deux mondes séparés.

Un matin, Personne était assis près de la fenêtre. Une tasse se trouvait devant lui, la lumière reposait sur la table, la poussière y bougeait lentement, visible puis invisible. Un oiseau lança son cri, quelque part une porte se ferma, un véhicule passa, le corps respirait.

Il n'attendait plus la grande révélation. Ou peut-être un petit reste en lui attendait-il encore. Mais cette attente elle-même ne pouvait rien provoquer.

Alors une pensée vint : C'est cela. Une seconde suivit aussitôt : Non, cela ne peut pas être aussi simple. Puis une troisième : Tu essaies encore de le retenir.

Il regarda les pensées venir. Aucune ne demeurait longtemps, aucune n'avait le pouvoir de posséder l'instant.

La lumière continuait de reposer sur la table. L'oiseau ne savait rien de la dualité ni de la non-dualité, la tasse n'avait pas besoin de comprendre qu'elle faisait partie d'un champ du vivant, et le souffle n'avait besoin d'aucune philosophie.

Quelque chose s'apaisa — ni tout à fait ni pour toujours, seulement dans cet instant hors du temps. Le silence n'était pas l'absence de bruit. Il ne se trouvait pas derrière le monde et n'était pas sacré par opposition à l'ordinaire. Le cri de l'oiseau était en lui, le véhicule, la porte, le souffle, la pensée. Tout pouvait apparaître. Rien n'avait à partir.

Il sentit qu'il n'avait rien pénétré jusqu'au fond. Peut-être était-ce précisément cela, l'ouverture. Ne pas savoir n'était plus seulement un manque, mais une immensité. Il n'avait pas à décider où naissaient les pensées, si la conscience apparaissait dans le cerveau ou le cerveau dans la conscience, si Dieu existait ou n'était qu'une image humaine.

Il pouvait questionner, lire, chercher, prier ou se taire. Mais aucune réponse n'avait plus à solidifier un Quelqu'un.

L'image de Dieu commença elle aussi à se transformer — non pas nécessairement Dieu lui-même, mais ce que Personne avait imaginé sous ce nom. Le Dieu là-haut, le

grand Autre, pâlit. Non parce que Personne aurait démontré qu'il n'existait pas. Il ne pouvait prouver ni l'existence ni l'inexistence de Dieu.

Mais la séparation entre le haut et le bas perdit son évidence. Le ciel et la terre n'apparurent plus comme deux plans distincts.

Si quelque chose de sacré se montrait, ce n'était pas seulement là-haut. Cela pouvait se trouver dans un souffle, un visage, l'eau, le feu, la terre ou le vent ; dans une demande de pardon, dans un corps qui tremblait et restait pourtant là ; dans une pièce de pierre ou de bois, sous un arbre, autour d'une table, dans le vacarme d'une rue ou dans une nuit qui ne donnait aucune réponse.

Il n'avait plus besoin d'opposer Dieu au monde. Peut-être Dieu n'était-il pas un Quelqu'un tout-puissant situé hors du champ du vivant, mais un nom donné au mystère même de ce qui advient. Peut-être pas. La question pouvait rester ouverte.

La religion n'avait donc pas à disparaître. Les prières pouvaient être prononcées, les chants porter les êtres et les rites relier les hommes. Seul l'ancien marché devenait transparent : Je donne ma foi, tu me donnes la sécurité. J'obéis, tu me sauves.

Le silence, la méditation et les voies spirituelles demeuraient eux aussi. Mais dès qu'ils devenaient une échelle sur laquelle Quelqu'un voulait s'élever au-dessus des autres — plus éveillé, plus pur, plus proche de Dieu — le moi avait seulement revêtu un vêtement plus lumineux.

Il n'avait plus besoin de devenir exceptionnel. Ce fut d'abord décevant, puis soulageant. Il avait le droit d'être ordinaire : fatigué, incertain, parfois aimable, parfois difficile — une vague qui n'avait pas besoin de savoir qu'elle était de l'eau.

La recherche ne s'achevait pas pour autant. Un nouveau livre, une phrase ou quelqu'un qui prétendait être arrivé au but pouvait la réveiller. Quelqu'un en Personne se redressait : Peut-être me manque-t-il encore quelque chose. Cela aussi pouvait arriver. Peut-être le problème

n'était-il pas la recherche, mais l'idée que quelqu'un devait la mener définitivement à son terme.

Le film continuait. Il ne le voyait pas sans cesse. Le plus souvent, il l'oubliait, se perdait dans les conversations, les tâches, les soucis et les projets. Alors il redevenait Quelqu'un : blessé, fier, anxieux, convaincu. Plus tard seulement, la figure redevenait transparente, comme un nuage qui semble un instant solide avant de perdre ses contours.

Il n'existait aucun éveil définitif qui lui appartienne, aucun lieu sûr d'où l'on ne puisse retomber. Il n'y avait que des états changeants dans le champ du vivant : étroitesse et immensité, oubli et lucidité. Personne ne choisissait lequel viendrait ensuite.

Peut-être le lâcher-prise s'était-il déjà produit lorsque, l'espace d'un instant, personne n'affirmait l'avoir accompli. L'air venait et repartait. Aucun souffle ne se retenait lui-même. Le corps savait quelque chose que Quelqu'un avait longtemps ignoré : la vie était un mouvement d'aller et venir, de recevoir et de rendre —

non comme un enseignement, mais comme un mouvement.

Personne se leva et prit la tasse sur la table. Cette fois, il n'observa pas le moment où la décision se produisait. La main saisit la tasse, le corps but, l'eau était fraîche. Puis il la reposa. Aucun miracle, aucune preuve. Seulement un événement.

Il alla vers la porte, non parce qu'une dernière tâche l'attendait, qu'un sauveur venait ou que Dieu l'appelait. Il l'ouvrit simplement. La lumière tomba sur le sol, le vent traversa la pièce, des voix vinrent du dehors. Un enfant riait, quelque part des gens se disputaient, un oiseau passa au-dessus d'un toit.

Le monde n'était ni délivré, ni achevé, ni libéré de la douleur. Et pourtant, en cet instant, rien ne lui manquait pour être ce qu'il était. La grotte était toujours là, le ciel, les anciennes histoires, le corps, le nom et le mot « je ». Mais rien de tout cela n'avait plus à se prendre pour l'origine du Tout.

Là s'ouvrait un champ du vivant : corps, souffle, lumière, son, monde. Rien n'était seulement au-dedans, rien

n’était seulement au-dehors. Tout apparaissait et disparaissait. Le film continuait. Quelqu’un y apparaissait, puis redevenait transparent.

Alors la vacuité dansait.
Et personne ne manquait.

Coda

Personne devint Quelqu’un

Il était une fois une grotte,
chaude, sombre, étroite.

Un cœur.
Un fleuve.
Des couleurs à travers le sang.
Des voix comme des baleines dans l’eau.

Là reposait un enfant,
sans nom,
sans histoire,
simplement porté par le rythme.

Nous l’appelions Personne,
car personne encore n’était là
pour pouvoir dire :

Je suis.

Plus tard vint un nom.
Un « C'est toi ».
Un « Cela t'appartient ».
Un « Fais attention ».
Un « Tu aurais pu agir autrement ».

Personne devint Quelqu'un.

Il reçut des épaules
sur lesquelles on pouvait déposer la culpabilité,
un cœur
auquel on attribuait des décisions,
et un visage
dans lequel les autres lisaient
la vérité, l'espoir ou l'échec.

Quelqu'un apprit à dire « je ».
Puis « à moi ».
Puis « à toi ».

Il apprit que Dieu était en haut,
l'être humain en bas,

le ciel au-dessus de lui
et la terre sous ses pieds.

Il apprit à attendre :
un sauveur,
la fin,
un jour
où tout irait bien.

Pendant des années, Quelqu'un signa
de son nom
ce qui agissait depuis longtemps en lui :

le corps,
les voix,
les peurs anciennes,
les histoires,
la culture,
l'amour.

Puis quelque chose se fissura en silence.

Aucun tonnerre.
Aucun effondrement.
Aucune lumière
venue s’expliquer elle-même.

Seulement un matin
où le souffle vint,
où la lumière reposait sur le mur
et où les pensées apparurent
comme des oiseaux
qui ne possèdent rien.

Quelqu’un pensa « je »,
et la phrase tomba
comme une feuille
sur l’eau.

On ne trouva aucune origine.
Aucun propriétaire.

Seulement le mouvement.
Seulement le film qui continuait.

Personne n’était assis derrière les yeux,
et pourtant le monde était là.

Personne ne portait le corps,
et pourtant il y avait le pas,
la voix,
le toucher.

Personne ne tenait l’histoire,
et pourtant il y avait un commencement,
un déroulement
et une fin.

Il était une fois un moi
qui se croyait à l’origine.

À la fin demeura
ce qui avait toujours été là :

une vacuité dansante
où des grottes surgissent,
où des enfants respirent,
où naissent des récits de dieux,

où la culpabilité est éprouvée
et la délivrance espérée —

jusqu'à ce que tout disparaisse de nouveau.

Personne devint Quelqu'un.
C'est ainsi que l'histoire le racontait.

Mais Quelqu'un n'était peut-être
rien de plus qu'un nom,
un rôle,
une pensée dans le film.

Personne ne devint jamais Quelqu'un.

Et entre ces images,
il ne se produisit peut-être
rien
d'autre que
le monde